



LES ARBRES

Les arbres aiment l'homme ; ils sont bons et joyeux ;
Quand sous son dais royal messidor trône aux cieus
Epanchant d'après jets de laves,
Ils ont pour vous l'ombre et des dômes épais
Et des éventails verts qu'ils agitent en paix
Comme de noirs esclaves.

Ils sont nos protecteurs graves et vigilants,
Ils chassent loin de nous les miasmes violets
De leurs salutaires ramées,
Et quand mai vient fleurir les branches et leurs cœurs,
Ils pleurent, attendris sur les amants vainqueurs,
Des larmes embaumées.

Ils plongent dans le sol des soupirs palpitants ;
Ils pompent à longs traits les rayons du printemps,
L'azur des flots, les sucres des plaines,
Puis, comme des savants très doux et très instruits,
Artistement, ils font des fleurs, ils font des fruits
Qu'ils offrent à mains pleines.

A la coupe du ciel ils boivent la clarté,
Ils s'enivrent d'aurora, et se gorgent d'été,
Ils remplissent leurs cœurs de joie,
Et quand sonne le glas des automnes vermeils,
Leurs troncs morts font briller les antiques soleils
Dans l'âtre qui rougeole.

Jadis, quand ils poussaient fangeux et colossaux,
Obscurcissant le jour et déplaçant les eaux
De leurs gigantesques dépouilles,
Ils nous aimaient déjà, nous qui n'étions pas nés :
Ils mirent dans le globe auguste aux flancs ignés
Le trésor noir des houilles.

Ils sont nos grands aïeux dans ce vieux monde amer,
Ils nous couvrent sur terre, ils nous portent sur mer,
Et dans les forêts murmurantes,
Quand l'homme ouvre leurs troncs de son glaive assassin,
Ils donnent à celui qui leur meurtrit le sein
Des gommés odorantes.

Bons arbres, fleurissez sur les hommes méchants !
Que Dieu peuple vos fronts de brises et de chants,
Que l'azur baigne vos ramées !
Protégez de vos bras nos toits et nos moissons
Et jetez au printemps toutes vos floraisons
Aux pieds de nos aimées !

Arbres majestueux ou frêles arbrisseaux,
O vous tous qui donnez de la mousse aux oiseaux,
Des bâtons au mendiant blême,
Témoins de nos plaisirs et témoins de nos deuils,
Qui faites nos berceaux, qui ferez nos cercueils,
Bons arbres, je vous aime !

JEAN RAMEAU.

UNE VISITE AU CIMETIÈRE

Pourquoi suis-je entré là ? L'endroit n'avait
pourtant rien d'attrayant pour un homme qui
s'ennuie et cherche des distractions, endroit si-
nistre, lugubre, où les arbres portent des fruits
que l'on ne mange pas, où les fleurs n'épanouissent
et se fannent sans être cueillies, où les croix s'é-
lèvent sur des monticules de terre recouvrant
des squelettes, où la mort règne en souveraine.
Pourquoi, le sais-je moi ?

J'y suis entré avec toute l'indifférence d'un
homme qui ne sait pas où diriger ses pas, j'y suis
entré avec toute l'indifférence d'un homme habitué
à voir la mort tous les jours, et sous toutes ses
faces ; d'un homme qui, à force de voir les gens suc-
comber autour de lui, en est venu à se croire in-
vulnérable et à penser que la mort n'existe pas
pour lui.

Il faisait sombre dans la cité des morts ; les
arbres, avec leurs feuillages épais, interceptaient
les rayons du soleil, pourtant bien brillants ce jour
là ; les blanches pierres avec leurs noires inscrip-
tions donnaient une lueur blafarde qui jetait le
froid au cœur.

Sur chaque pierre je lisais des noms de parents,
d'amis, de connaissances, morts, déchirés, mangés
par les vers, réduits en poussière, annéantis...
oubliés. Oubliés ! Pourquoi cacher le mot ?
Oubliés par leurs parents, leurs amis, oubliés par
ceux qu'ils avaient aimés.

Je me faisais ces réflexions tristes et froides en
entrant dans le cimetière de mon village. Je n'y
vis que trois personnes, un enfant, une femme en
deuil et un vieillard. La femme agenouillée sur
une tombe priait et pleurait un enfant, un époux,
un père, peut-être. Le vieillard et l'enfant ne
pleuraient pas eux. Le petit garçon jouait dans
les allées ; à son âge on pleure la perte d'un jou-
jou, mais on ne pleure pas dans un cimetière.

Mais le vieillard qui voyait déjà s'ouvrir la
tombe, dont les cheveux blanchis annonçaient l'hi-
ver et la mort, dont les doigts amaigris et déchar-
nés, tremblaient sous la brise de l'automne naissant ;
le vieillard qui n'avait plus d'espoir, il ne pleurait
pas.

Il ne pleurait pas, agenouillé au pied de la
grande croix, il ne pleurait pas parce qu'il avait
vécu et qu'il avait connu la vie. Il ne pleurait pas,
parce que la tombe est le berceau d'une vie belle,
glorieuse, éternelle, surtout lorsque cette tombe est
creusée au pied de la grande croix ; la grande croix
sur laquelle est mort le Sauveur ; la grande croix
qui étend ses longs bras et embrasse le monde
dans une vaste étreinte d'amour, de charité et de
pardon ; la grande croix qui dit au vieillard : "Ne
crains pas la tombe puisque la tombe a reçu un
Dieu, ne crains pas de mourir puisqu'un Dieu est
mort".

Tu as raison, vieillard, ne pleurs pas ! C'est à
moi de pleurer, c'est à l'enfant qui joue là-bas. Tu
as fini ta carrière, j'ai commencé la mienne. Tout
est désolation et ténèbres autour de moi et dans
moi. L'avenir que l'on dit si beau et si riant, c'est
un chaos immense, c'est un abîme rempli de té-
nèbres épaisses où l'œil ne pénètre pas, l'avenir
m'effraie.

C'est à moi de pleurer !

J'ai toute la vigueur et l'énergie de la jeunesse,
mes cheveux ne blanchissent pas ; mais les rayons
du soleil sont brillants aujourd'hui, mais les arbres
sont couverts d'un vert feuillage, et cependant
dans quelques jours le soleil ne donnera qu'une lu-
mière incécise et blafarde, les feuilles des arbres
rougiront et seront dispersées par le vent.

La vie est une coupe remplie de miel pour l'en-
fant qui y trempe les lèvres, et de fiel pour le vieil-
lard qui vient d'y boire !

La vie, c'est l'inconnu, l'incompréhensible, le
mystère !

Amour, ambition, orgueil, richesse, vanité !
Désillusion, espoir déçu, châteaux écroulés, orgueil
humilié, désenchantement ! Projets annéantis,
serments d'amitié aussitôt violés, trahison, déses-
poir !

Tu as connu tout cela, toi vieillard. Voilà pour-
quoi tu ne pleurs pas en te penchant pour regar-
der le fond de la tombe où tu seras couché de-
main. Tu as vu des gens courir au bonheur et
mourir au moment où ils croyaient l'atteindre.
Voyageur de vingt ans, je cherche moi aussi le
bonheur. Le trouverais-je jamais ! Cependant la
destinée a des armes puissantes pour me com-
battre ; le moindre accident, l'imprudence la plus
légère peuvent servir à sa cruauté.

Tout peut l'aider dans sa vengeance contre un
homme qui cherche le bonheur, et qui peut-être l'a
trouvé. La brise froide du soir, après une journée
brûlante, ne peut-elle pas me donner le frisson avec
la mort ? Le pont de bois jeté sur les eaux tumultueuses
de la rivière ne peut-il pas tout à coup de-
venir perfide et se rompre pour me punir d'être at-
tendu avec trop d'impatience sur l'autre bord, par
ma mère ? Ces hauts rochers qui couvrent la mon-
tagne, et que les glaces de l'hiver ont fendus de
toutes parts ne peuvent-ils pas se détacher, et rou-
ler sur moi à mon passage ? Que dis-je, le caillou
que tient cet enfant qui joue à l'autre bout du ci-
metière, et qu'il va jeter en riant, aux arbres, ne
suffit-il pas pour me donner la mort ?

C'est pourquoi je dois pleurer !

Le monde entier se révolte contre le bonheur.
La société le poursuit, la nature le maudit. Sitôt
qu'elle le comprend elle donne l'alarme, et tous les
éléments se conjurent ; la foudre est avertie.

Ce n'est pas permis sur la terre de savourer les
suprêmes délices, la joie sans trouble et sans mé-
lange, d'avoir ensemble l'extase du cœur et le dé-
lice de l'amour...

Le bonheur, le véritable bonheur, ils l'éprouvent
peut-être ceux-là qui dorment dans la tombe.

Je me faisais ces réflexions lorsque je m'aperçus
que j'étais seul. Femme, enfant, vieillard étaient
disparus. Je me levai, et je sortis triste et accablé
du petit cimetière de mon village.

Mathias Pilon

LE COUSSINET

— Mon Dieu, mon ami, je sais combien il t'est
pénible, à toi qui n'aimes pas le monde, de con-
duire ma mère à cette soirée que donnent aujour-
d'hui Vertuchin. Mais je t'en prie, fais-le pour
moi. Crois bien que si je n'étais pas aussi souf-
frante, je serais allée à cette fête et t'aurais épargné
cette corvée.

— Eh bien, soit, ma petite femme ; ne te tour-
mente pas. Je serai le chevalier servant de la belle-
maman. Singulier travers que celui de ne pas
savoir vieillir ! En somme, elle a la cinquantaine,
ta mère, et elle ne veut pas s'en apercevoir. Pen-
ses-tu, par hasard, qu'avec sa manie de s'habiller
comme une jeune, ses prétentions à la coquetterie,
cette infatuation d'elle-même qui perce à chaque
instant, elle ne soit pas l'objet des gorges chaudes
de toute la ville de Tours ? Sa couturière lui fait
croire des bourdes de première grandeur. A-t-elle
envie d'écouler une marchandise dont elle ne trouve
pas à se débarrasser, elle l'endosse à la belle-
maman en l'assurant que c'est la dernière mode de
Paris.

— Que veux-tu, Gaston, il faut être indulgent ;
chacun a ses travers en ce monde !... Mais j'y
pense, mon ami, ta sœur arrive demain avec son
bébé ; n'as-tu pas oublié d'acheter quelques jouets
pour cet enfant ?

— Du tout. Nous sommes à la tête d'une ména-
gerie, d'un lapin qui joue du tambour, d'un petit
chemin de fer mécanique, voire même d'un bibelot
qu'un camelot m'a vendu vingt sous en m'assurant
que c'était la dernière invention nouvelle. Tout
cela est posé dans le petit salon.

Le dialogue des époux Duverrier fut interrompu
à ce point par l'arrivée de Mme de la Coccardière,
"la belle-maman", comme l'appelait Gaston.

— Voyons, n'ai-je rien oublié ? fit cette dernière
en entrant. Les gants... les souliers de satin...
les... Oh ! et le coussinet que je perdais de vue !...
Marceline, cria-t-elle aussitôt dans l'antichambre,
Marceline.

A cet appel apparut une jeune bonne à l'aspect
assez naïf.

— Ça, ma fille, lui dit Mme de la Coccardière,
vous trouverez dans le petit salon un objet en
caoutchouc que j'y ai déposé.

— Bien, madame.

— Vous le prendrez et vous le placerez dans ma
tournure. Il vous suffira de découdre celle-ci, d'y
introduire le coussinet et de refaire la couture
ensuite.

— Bien, madame.

— "Bien, madame ; bien, madame" ; êtes-vous
sûre au moins de ne pas vous tromper ? Il y a à
peine huit jours que vous avez quitté votre village
et vous n'êtes pas au courant de tous les détails
de la toilette d'une dame.

— Je connais la tournure de madame et il ne
sera pas difficile d'y introduire l'objet en caout-
chouc dont parle madame ; cela sera fait en un
tour de main, dit Marceline en se retirant.

— Me sera-t-il permis de vous demander, belle-
maman, interrogea Gaston, en quoi consiste ce
coussinet qui... ?

— La dernière nouveauté de Paris, mon gendre ;
Mlle Angélique, ma couturière, m'en a expliqué
l'usage. Posé dans la tournure, ce coussinet em-
pêche la robe de se froisser lorsqu'on s'assied.
Ainsi, pas de faux pli. Bien mieux, l'on se trouve
plus à l'aise en son fauteuil ou sur son siège.

— C'est parfait ; du reste, du moment où Mlle
Angélique a prononcé...

— Il est de fait, mon gendre, que Paris nous